

CHRONIQUE DRAMATIQUE

LE SYMBOLISME AU THÉÂTRE.

J'ÉCRIVAIS ici même, à propos du dernier drame de M. Maurice de Faramond, joué à l'Œuvre, qu'il serait curieux de chercher un jour ou l'autre le bien fondé de l'école symboliste ; les premières représentations dignes d'intérêt, ayant totalement fait défaut cette semaine, je crois le moment venu de tenir ma promesse.

* *

La question est, à vrai dire, d'une amplitude telle qu'il me paraît impossible de la résoudre d'une façon précise, car, un problème de cette étendue n'est guère résoluble en ce sens que les données qui devraient avoir pour mission de le conduire au résultat cherché sont infinies et indéfinies, bâties elles mêmes sur des appréciations diverses, dérivées de tempéraments, distincts comme les climats dont les coefficients varient en raison de la sensibilité directe qui les gradue.

« Entendons-nous donc par "œuvre symbolique" ?... Si nous nous bornons à répéter les liens communs émis jadis tant de fois, si nous ne consentons pas à sortir quelque peu de cette inertie, mort anticipée de l'être, nous nous contenterons de prétendre, selon la formule d'usage, que le mot "symbole" est le plus parfait synonyme du trouble, du vague et de l'indécision... or, symboliser, signifie précisément le contraire.

Le symbole, — dont la racine étymologique est tirée du grec, « *signe* » — est une figure employée pour désigner d'une manière sensible une chose purement morale et c'est ainsi que nous disons par exemple : le chien est le symbole de la fidélité... Par déduction nous constaterons rapidement que symboliser veut dire simplifier. Mais, en matière dramatique tout au moins, ces simplifications exigent de très gros sacrifices, justifiant le respect plutôt que la vaine moquerie, parce qu'ils disent la suprématie de la pensée, une volonté ferme, une conscience artistique amoureuxment fidèle au culte de l'Idée, *ratio sine qua non*, religion au mépris de laquelle tout ne serait que désespoir, néant, en ce bas monde. Avoir foi en son œuvre au point de s'y oublier, y enchaîner son âme, y épandre sa moelle, n'est-ce pas donner sa vie pour la bonne cause, n'est-ce pas "créer" de la manière la plus généreuse, n'est-ce pas enfin mourir pour renaître ensuite, saintement purifié, noblement grandi? L'école symboliste est pénétrée de ces hautes conceptions. N'en rions donc pas.

Certes, le but visé n'a pas toujours été atteint, les erreurs ont été grossières, je le reconnais sans parti-pris, toutefois l'élévation des tendances a rejaili insensiblement d'abord, vivace ensuite, et comme résultat nous avons eu l'école adéquate, l'école des pièces à thèse

actuellement en vigueur. En réalité les divergences provoquées par deux expressions so-disant ennemies ne sont que fort puériles : les aspirations sont identiques, les moyens seuls différents. L'insipide vaudeville n'occupe plus le premier rang. Voilà ce que je sais d'heureux.

Les "symbolistes" ont le souci des grandes lignes qui parlent clairement au cœur, comme elles parlent aux yeux dans la plastique. De là, les sacrifices méritoires et constants auxquels je viens de faire allusion. Au contraire, nombre d'œuvres ultra-modernes doivent leur succès incompréhensible à l'aspect chatoyant, à la curiosité cinématographique qui pimente l'action, factice elle-même ; ce sont des tableaux vivants soigneusement réglés, des tranches de vie, des hors-d'œuvre assaisonnés d'esprit, laissant toujours prévoir un plat de résistance qui ne vient jamais parce que le cuisinier, — l'auteur-veux-je dire — est un raffiné dont la sensualité malade égale l'indolence, ou mieux encore un malin possédant à merveille la faculté d'"engrosser" demoiselle Recette, fille facile et trop bonne enfant.

Les « Symbolistes, » qui passent pour des naïfs, — parce qu'ils sont sincères, simplement, — ont voulu réagir contre ces dupes qui échappent au public, éternel dupé. Pour cela, ils ont mis leurs efforts à imposer l'Idée jusqu'alors absente, toutes réserves faites pour l'œuvre profonde d'Emile Augier et de Dumas fils. Si cette tendance exclusive a eu ses abus, l'équilibre est maintenant rétabli et la pensée qui semblait éteinte renaît vigoureuse. Cet incontestable bienfait est donc à l'honneur des jeunes hommes qui l'ont motivé, au prix de lutttes acharnées, combattant sans trêve sous la pluie cinglante des rires et des quolibets, durant dix longues années.

Il nous faut maintenant énumérer *grasso modo* les théories fondamentales de l'école symboliste dont la paternité ne revient nullement au génial Ibsen, — ce Grieg de la littérature contemporaine, — qui est trop personnel pour avoir de parfaits imitateurs... Le « Symbole, » c'est l'idée motrice, l'idée dominante mise en cause pour être exclusivement défendue pendant trois ou cinq actes selon l'importance de l'action, c'est l'abolition de tout ce qui pourrait nuire à l'apothéose de la pensée conductrice, de tous les détails susceptibles d'aplanir le relief en le neutralisant. Ces détails disparaîtront parceque, si exquise soit leur délicatesse, ils n'en demeureraient pas moins une entrave, un retard à l'essor cérébral qui doit vaincre ou périr sans aucune médiation : vaincre ou périr, en effet, car alors il n'y a plus de juste milieu, plus d'espoir de se relever à l'aide de fioritures et d'arabesques, suffisantes parfois à masquer le vide — telle une fleur des Alpes fascine le regard et laisse oublier le précipice au bord duquel elle s'épanouit. — Le symbole, c'est surtout et enfin la personnification d'une Vertu, d'une Force, représentée par l'être

vivant ; contrairement à l'allégorie, l'image doit être réaliste, de chair et d'os.

Il faut donc, en définitive, savoir triompher par la pensée, rien que par la pensée, en sacrifiant la manuelle inutile, ces « impédiments » qui, frappante antithèse, sont le plus souvent les causes véritables de réussite à la scène. Ce dédain de l'accessoire a pour effet d'éloigner de nous cette architecture fantaisiste et bigarrée qui ne craint pas d'associer les besants aux denticules, les imbrications aux rais de cœur, les rinceaux aux torsades...

Dans ces conditions synthétiques, la victoire n'est pas aisée, mais lorsqu'elle surgit elle n'en est aussi que plus éclatante, et nous admirons la grandeur dans la simplicité, l'unité dans le style, la noblesse soutenue dans le dialogue, la précision argumentaire, en un mot, tout ce qui contribue à l'impérissable Beauté. N'allez pas croire cependant que cette charpente solide, — parcequ'elle a été primitivement combinée, — ne soit contraire à la sincérité de l'émotion.

L'école symboliste n'est pas imbuée de préjugés. Les conventions traditionnelles y sont honnies plus encore que partout ailleurs, dès qu'elles étouffent la spontanéité. Ses instincts progressistes ne souffriront pas de violation de ce genre. La Nature y est exaltée parcequ'elle demeurera l'éternel et sublime exemple de justice et de bonté, la source pure et fraîche où les âmes inquiètes puisent la résignation, avant-coureuse de la sérénité... Rien ne se perd, rien ne se crée, et cependant l'amour existe : de tels enseignements ne suffisent-ils pas à prouver que l'« ordre » ne répugne en aucune sorte à la « passion » puisque l'enthousiasme se greffe sur la matière et que la matière se transforme elle-même avec ordre ?

C'est ainsi que les symbolistes intituleront leurs œuvres : la *Noblesse de la Terre*, ou bien encore la *Puissance des Ténébreux*. En résumé leur école est le résultat de l'accouplement du Raisonnement mâle et de la Tendresse féminine : ce symbole même implique leur idée maîtresse : l'éternité des races, l'immortalité par la « Vie d'amour ». Tous sont dignes d'encouragement parcequ'ils savent regarder l'horizon sans jamais perdre du regard, les vertures environnantes.

Pour ma part je crois que ces messieurs de l'Académie mériteraient mieux de la France pensive s'ils consentaient à prêter leur générosité appui à cette théorie vaillante. Sarcey les combattit, ces pauvres symbolistes ! que ses haines aveugles lui soient pardonnées :

« Prions pour son repos et respectons la mort... »

EUGÈNE BERTEAUX.

